

Renaissance and Reformation
Renaissance et Réforme



Jean Boucher. Bouquet sacré composé des plus belles fleurs de la Terre sainte

Thierry Victoria

Volume 33, Number 1, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106630ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v33i1.14640>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

CRRS, Victoria University

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Victoria, T. (2010). Review of [Jean Boucher. Bouquet sacré composé des plus belles fleurs de la Terre sainte]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 33(1), 123–126. <https://doi.org/10.33137/rr.v33i1.14640>

font l'objet d'une étude philologique et intertextuelle de l'adjectif « curieux » (Neil Kenny) et d'une recherche herméneutique sur la persistance de l'objet énigmatique au-delà de son déchiffrement (Gilles Polizzi).

Dans la cinquième partie se trouvent regroupées diverses communications qui s'apparentent de près ou de loin au rapport entre énigme et savoir : dans le domaine juridico-poétique avec le *Cupido jurisperitus* d'Étienne Forcadel ; en botanique, avec l'obscur *Bouquet printanier* d'un apothicaire poitevin ; à propos d'occultisme avec l'âne cabalistique de Giordano Bruno ; en astronomie, le questionnement de la structure énigmatique du monde chez un savant comme Kepler ; enfin en théologie, avec les réflexions des mystiques espagnols sur la vision spéculaire de saint Paul (1 Cor. 13, 12). On ne voit pas clairement en quoi les communications de la sixième et dernière partie qui portent sur le « sujet politique » se rattachent au thème de l'ouvrage. Sans doute l'histoire offre-t-elle une problématique au déchiffrement et on ne niera pas que Gichardin et Machiavel soient passés maîtres dans l'interprétation des faits historiques. Néanmoins, ne pas connaître toute la vérité sur les événements du passé ne conduit pas forcément à postuler un statut épistémologique qui relève de l'énigmatique.

L'ouvrage se termine par une orientation bibliographique, un *index nominum* et un *index rerum*, tous fort utiles. Il est dédié à la mémoire de Gabriel-A. Pérouse (1929–2005) dont on n'oublie pas la personnalité rayonnante, pleine de générosité et de gaieté. Dans les lignes qu'il a laissées à propos de ce colloque et qui sont reproduites en guise d'introduction, il n'hésitait pas à identifier énigme et parole, opposant la complexité et la richesse du discours énigmatique à la simplicité primesautière de la devinette : signe de son attirance (qui est aussi la nôtre) pour le trouble du langage piégé d'avance par les mystères du sens.

FRANÇOIS RIGOLOT, *Princeton University*

Jean Boucher

Bouquet sacré composé des plus belles fleurs de la Terre sainte

Texte établi, présenté et annoté par Marie-Christine Gomez-Géraud

Paris : Honoré Champion, Sources classiques 82, 2008, 596 p.

Voici, arraché aux limbes de l'oubli, le récit d'un pèlerinage en Terre sainte qui a connu une postérité éditoriale remarquable : le *Bouquet sacré composé des plus belles fleurs de la Terre sainte* du cordelier Jean Boucher. Grâce à cette édition critique

due à une spécialiste de la littérature pérégrine, un pan important du voile épais recouvrant l'œuvre du P. Boucher se lève désormais.

En une introduction vive et dense (9–39), M.-C. Gomez-Géraud présente les informations biographiques, intellectuelles, historiques, génériques et rhétoriques indispensables à la contextualisation et à la bonne compréhension de l'œuvre. L'itinéraire inaugural s'ouvre sur l'évocation circonstanciée de la réussite éditoriale du *Bouquet sacré*, dont on ne recense pas moins d'une soixantaine d'éditions à l'heure actuelle. Ce qui conduit la critique à s'interroger sur les raisons d'une telle réussite, attribuée à trois facteurs : l'effort militant du catholicisme tridentin, l'engouement pour les planches illustrant les récits, qui, en donnant à voir la Terre sainte au lecteur, le portent à la méditation, et le renouvellement même du genre, auquel Jean Boucher prend une part appréciable. Il reste que l'auteur est peu connu et que son existence et ses écrits méritent quelques développements. C'est l'occasion pour M.-C. Gomez-Géraud de poser alors les jalons biographiques nécessaires à la mise en perspective de l'œuvre du prédicateur et de donner un aperçu fort utile de son œuvre si riche, qu'éclairent, jusqu'aux *Triumphes de la religion chrétienne* (1628) et aux *Sermons pour tous les jours du Caresme* (1635), des commentaires synthétiques restituant à la fois l'argument des *opera* et les circonstances de leur rédaction.

L'édition retenue pour l'établissement du texte du *Bouquet sacré* est celle de 1620, et ce en raison du caractère achevé des corrections stylistiques apportées, et de l'importance des paratextes ajoutés, qui confèrent à l'œuvre une portée nouvelle. Sur ce point, l'analyse des mutations du dispositif liminaire — l'insertion d'une épître dédicatoire à Hercule de Rohan et le changement de frontispice — s'avère particulièrement féconde sur le plan herméneutique, puisque le récit de voyage en Palestine, appréhendé d'abord comme un ouvrage de dévotion, propose désormais aussi, en son seuil renouvelé, une « lecture de l'histoire contemporaine » (23). L'examen des composantes stylistiques et narratives introduites dans l'édition de 1620 s'enrichit encore grâce à une lecture attentive maintenant à la « manière du prédicateur » (25), témoin inquiet de la déliquescence spirituelle de la noblesse d'Occident et pasteur soucieux de favoriser « l'entretien intime avec le Rédempteur » (29). Prolongeant l'examen du *Bouquet sacré* à la lumière des caractéristiques génériques du Grand Voyage, M.-C. Gomez-Géraud met en lumière l'originalité de son auteur, moins attaché à l'exactitude de la description et de la topographie de la Terre sainte qu'au déchiffrement des signes de l'action divine, moins enclin à reprendre les « séquences de la liturgie des Lieux saints » (35) qu'à conduire le lecteur vers une méditation intérieure. L'éditrice discerne également, dans la juxtaposition, inattendue dans ce type de récits fortement

codifiés, de commentaires bibliques, d'anecdotes narratives et d'expression de l'émotion personnelle, les indices d'une « écriture nouvelle » (36).

Avec un peu plus de deux mille notes de bas de page, l'appareil critique se révèle, quant à lui, généreux, sûr, éclairant et pédagogique. Il permet d'abord de parer les défaillances d'un lecteur désarmé devant l'hébreu ou l'arabe (127) ; il rectifie ensuite certaines confusions de l'auteur, que l'on songe notamment aux fêtes musulmanes (490) ; corrige les références scripturaires erronées (118, 131, 150, ...) ; rend compte des montages opérés par Jean Boucher sur le texte biblique (124) ; met en lumière la réécriture de certaines sources patristiques (242) ; déploie à maintes reprises, à la suite de l'œuvre, et, pour ainsi dire sous nos yeux, le théâtre du voyage en Terre sainte (183, 273, 288, ...), introduisant ainsi une nouvelle dimension, celle du lecteur critique-pèlerin, comme dans cette note consacrée au lieu où le Christ « pleura sur Hierusalem » : « Il s'agit du *Dominus flevit*, d'où l'on jouit d'une vue panoramique surprenante sur la ville de Jérusalem. A l'époque où voyageait Boucher, se dressait une mosquée en l'honneur d'Issa » (288). Rendu comme présent au voyage évoqué, le lecteur s'enrichit d'une matière encyclopédique aussi abondante que variée, qu'il s'agisse des explications consacrées à la légende du Puits de Joseph (119), aux Apocryphes chrétiens consacrés à la Vierge (196, 283), à l'histoire souvent mouvementée des églises en Terre sainte (258). On saura gré à l'éditrice d'avoir mis en évidence les emprunts de Jean Boucher à la littérature viatique, à propos, par exemple, de l'évocation du Scanderbeg (73), mais aussi d'avoir indiqué systématiquement les *topoi* du récit de voyage en Terre sainte, parmi lesquels la description des crocodiles (91), l'éloge du Nil (104), la mention du Térébinthe de la Vierge (307–8) ou le thème de la Judée fertile (334), pour n'en citer ici que quelques-uns. Les notes permettent enfin de percevoir les échos des controverses entre catholiques et protestants, à propos de l'ancienneté de l'institution monastique (259), de la vénération de la Vierge (127), ou du culte des reliques (283).

Ce dispositif particulièrement efficace est complété par quatre annexes comprenant les pièces liminaires des éditions de 1614 et 1616 (539–47), le chapitre 19 de l'édition de 1614 (549–54), la traduction de la lettre du gardien (555–6), le recensement — toujours susceptible d'être enrichi — des éditions du *Bouquet sacré* (558–9) et les frontispices des éditions 1614, 1616 et 1620 (559–61), dont la confrontation permet, on l'a dit, de mesurer l'évolution et la complexité du dessein de l'auteur. Un copieux glossaire (563–74), une bibliographie précieuse en l'absence d'étude systématique consacrée à cet auteur (575–80) ainsi qu'un index des noms propres (581–93) viennent parachever ce beau travail éditorial, qui allie élégance du style, maîtrise de la matière et richesse des approches.

THIERRY VICTORIA, *Classes Préparatoires aux Grandes Écoles, Poitiers* ; CEMAR, Université de Picardie Jules-Verne

Giovanni Giovano Pontano

De sermone. De la conversation

Texte établi et traduit par Florence Bistagne

Paris : Honoré Champion, Texte de la Renaissance 141, 2008, 346 p.

Traité de conversation fondateur, au croisement des sphères éthique et esthétique, le *De sermone* de l'humaniste napolitain Giovanni Giovano Pontano attendait encore sa traduction française. Grâce à Florence Bistagne, c'est désormais chose faite, et l'on ne peut que recommander la lecture de son travail.

Pontano a soixante-douze ans quand il entreprend de composer cet ouvrage, qui sera publié de manière posthume, en 1509, dans une version substantiellement amendée par son élève Pietro Summonte. Il s'agit pour l'auteur de définir les vertus et les vices qui font ou ne font pas l'*homo facetus*, l'homme spirituel et de bonne compagnie. L'objet de Pontano est bien la conversation privée (*sermo*). Le discours politique (*oratio*) n'entre pas dans son propos et le loisir solitaire du sage, replié sur sa propre contemplation, ne l'intéresse pas davantage. Atteindre la *facetudo*, vertu constitutive de la sociabilité, suppose la connaissance d'un art dont Pontano se propose justement d'édicter les règles, les dispositions naturelles ne lui paraissant pas se suffire à elles-mêmes.

La lecture des auteurs anciens lui est à cet égard d'un précieux secours. Il faut évidemment citer les Latins : Quintilien est un peu laissé de côté, mais le *De oratore* de Cicéron et les vers de Plaute alimentent constamment sa réflexion, et lui fournissent maints exemples. Mais c'est dans Aristote et son *Éthique* que l'auteur du *De sermone* trouve le plus de matière. La notion de juste milieu est d'ailleurs au cœur de la pensée pontanienne : toute vertu est forcément une moyenne entre deux vices, déterminée en fonction des circonstances. Il n'y a rien là de très original, si ce n'est que Pontano remplace souvent la prudence (*prudentia*), que l'on trouve partout dans les textes de son époque et qui permet justement de déterminer les circonstances, par le discernement (*delectus*), lequel semble s'appliquer exclusivement aux relations privées. Or, l'émergence de ce discernement marque une étape supplémentaire dans la mise à distance de l'acte philosophique. En effet, la prudence n'est que la forme la plus pratique de la sagesse : le discernement pontanien l'ampute en outre d'une partie d'elle-même. On est, du reste, frappé par un phénomène qui se manifestera de